

« Vous avez quatre nouveaux messages. »

Le premier, c'est ma mère qui est à Royan et qui ne sait pas quel carrelage choisir pour le petit appartement. Le deuxième, mon ex-femme qui veut savoir si j'ai bien payé la cantine des enfants. Et les deux autres, c'est Véronique, qui s'inquiète de ne pas m'avoir vu au travail.

Je ne l'ai pas encore prévenue.

Par lâcheté, j'ai calculé la date exacte de sa mort. Et comme elle fume beaucoup plus que moi et qu'elle est d'une nature plutôt pessimiste, elle est annoncée le 27 mars 2042. Elle aura 73 ans.

À mon tour, j'ai consciencieusement rempli le questionnaire. J'ai vu que je n'étais pas en surcharge pondérale. Que je ne buvais pas assez d'eau. Ne faisais pas assez de sport. Fumais plus de cinq cigarettes par semaine. Ne passais pas plus d'une heure par jour dans ma voiture. Avais un métier relativement stressant. Et que j'étais de nature plutôt optimiste. Du coup, si je n'ai pas d'accident, je de-

vrais mourir le 20 novembre 2061. Ce sera un dimanche.
J'aurai 90 ans tout rond et dix-neuf ans de veuvage.

J'ai faim. Mal dormi. Envie d'un tartare de bœuf.

J'étais descendu chercher des timbres au tabac. Après, je devais passer au supermarché en bas de l'appartement...

J'ai pris les timbres, je suis rentré dans le supermarché. J'ai machinalement acheté des œufs, des lardons et une belle salade.

Je sais que beaucoup de gens ont eu des problèmes avec tout cet argent. Alors je dois faire attention. Ne rien dire à personne. Silence radio. « Bonjour, je suis désolé. Je ne suis pas là pour le moment, je viens de me scotcher des bâtons de dynamite autour de la taille et je me dirige vers l'aéroport. Aussi, il est inutile de me laisser un message après le boum. »

À la télévision, on me parle d'une peinture qui représente *la Fatalité*, assise à une table et jouant avec des billes de verre.

Je peux voir une bougie, un crâne, des fruits pourris et des feuilles de papier sur lesquelles semblent inscrites des listes ou des inventaires.

On me dit que c'est une allégorie.

Que les petites billes de verres symbolisent nos vies et que *la Fatalité* s'amuse, pour passer le temps, à les jeter en l'air.

Certaines, en retombant sur la table, se brisent.

D'autres, rebondissent, s'entrechoquent, roulent ou se perdent dans la pièce.

Personne ne sait qui a gagné les 19 millions d'euros à Romilly. Un quinquagénaire qui est passé prendre un billet avec ses petits-enfants ? La buraliste nous raconte simplement qu'elle n'en revenait pas. Qu'elle a fait un bond derrière son comptoir, lorsque la Française des Jeux l'a appelée.

Je viens de prendre une douche. Je me suis rasé. J'ai mis mon vieux sweat déchiré et mon pantalon de survêt, bleu marine. C'est ma tenue d'intérieur, mon scaphandre, lorsque je suis malade. Fiévreux. Ou lorsque je dois terminer un boulot dans la nuit. Mes grosses chaussettes m'isolent du parquet.

Je suis léger. Je glisse. Je peux tout affronter. Je suis prêt.

Je viens de recevoir un mail des syndicats.

Je ne sais pas qui m'a mis sur cette liste.

100 millions. Même si je privilégie des désirs modérés, il me faudra un comptable ou deux pour gérer cette fortune. Je vais devoir embaucher du personnel. Femme de ménage. Jardinier. Intendant. Idem pour la maison du bord de mer. Je vais me retrouver à la tête d'une véritable petite entreprise. Avoir le bureau couvert de bulletins de salaires, de catalogues, de conventions, de modes d'emploi. Devoir comprendre tous les avantages en fiscalité, les aides sociales. Peut-être même faire appel à un traducteur. Un avocat. Plusieurs avocats. Changer de banque. D'assureur. De mutuelle. Qui va me renseigner ? Je n'ai pas le temps. Ça ne m'intéresse pas. Et comment leur faire confiance.

Prénom : Philippe

Lieu : Région Nord...

Philippe a 28 ans. Philippe est agent de sécurité.

Il a eu la chance de travailler sur plusieurs sites : laboratoire pharmaceutique, parc automobiles, usine de traitement. Philippe suit actuellement une formation et souhaite devenir agent de sécurité cynophile. Philippe

récite : « Sans hésitation je voudrais travailler avec mon chien. C'est pour cette raison que j'ai arrêté mon travail de vendeur. Ici, je suis toujours dehors. Je respire. C'est toujours différent. Mon boulot ne consiste pas uniquement à intervenir en cas de problèmes, il s'agit surtout pour moi, de faire en sorte qu'il n'y ait pas de problème. »

Qu'est-ce que je vais faire d'un zozo pareil ? On n'a rien à se dire. Ne vit pas sur la même planète. Ce n'est pas possible ! Problème d'espace-temps. Courant d'air astronomique. Fermer la porte ! Vite !...

Et ce sera la même chose, avec mon jardinier, mon nouveau docteur, mon garagiste, mes installations bioélectriques, mon chauffage géothermique, mes voitures hybrides et tout le bazar.

Devrais peut-être retourner chez ma mère pendant quelques temps. L'aider à choisir le carrelage pour le petit appartement. Manger avec elle et mon beau-père sur le bord de la plage. Leur raconter que je viens de signer pour un nouveau projet, qu'il y en a pour six mois et que je vais toucher pas mal d'argent. Comme ça... je règle le problème du carreleur et du peintre. Ils ne me poseront pas de questions. Ne savent pas véritablement ce que je fais. Resteront admiratifs et moi, secret. Parfait.

18 h. La production n'a pas encore appelé. Je ne dois pas beaucoup leur manquer... Tant pis. Le cinéma français attendra. De toute façon, je n'ai pas le temps de travailler sur ce film. Véronique sera déçue.

Je dois me changer les idées. Oublier l'air vicié qui circule dans les bureaux. Oublier les demandes de subventions. Les réalisateurs en manque d'idées. Les contrats véreux. Les fax. Les devis. Les caprices.

Demain, j'irai sur la tombe de mon père.

Ça me fera prendre l'air.

Mon père est mort depuis deux ans et, lorsque je me rends sur sa tombe, je m'aperçois que cela fait cinq.

Ma mère y va régulièrement changer les fleurs, mettre un coup de balayette, redresser un pot.

De mon côté, il m'arrive d'y aller avec les enfants. Silencieusement, nous nous accroupissons. Et en touchant sa tombe, nous fermons les yeux quelque temps. Faisons un vœu.

J'aime bien aller le voir.

J'ai lu que jusqu'à la séparation officielle de l'Église et de l'État, les protestants pouvaient décider d'enterrer leurs morts chez eux. Seules les familles très aisées possédaient des cimetières familiaux, à l'abri des regards, au fond des parcs.

J'ai vu que certains musulmans refusaient le rapatriement des corps, car il est écrit dans le Coran que « tu dois être enterré à l'endroit où tu meurs ».

L'idée de « cimetières familiaux » est devenue quelque chose de complexe et d'interdit à cause de la mobilité de chacun.

Plus personne ne reste définitivement lié à une demeure ou à une ville.

Il suffirait, pourtant, de se déplacer avec nos morts. Ils feraient partie du voyage. Je règlerais les frais pour chaque département traversé. Quel bonheur ! « Garçon, sellez les chevaux et veuillez sangler ma défunte épouse sur le toit du carrosse, nous partons ! »

Je me suis toujours demandé à côté de qui mon père allait passer l'éternité. S'il avait été enterré au Père Lachaise, il serait peut-être à côté d'Elisa ou de Jim Morrison, et des jeunes seraient venus boire des bières affalés sur son marbre rose.

Seulement je n'habite pas à Paris. J'ai gagné 100 millions d'euros dans une petite ville de province de 60 000 habitants. Le genre de ville où les taxis font aussi ambulance et où les élèves de CM1 sont dans la même classe que

les élèves de CM2...

Le genre d'endroit où il n'y a, par exemple, qu'un excellent parfumeur. Aussi il se peut que dans un repas familial, votre petite amie porte le même parfum que votre mère.

Malgré tout, cela comporte quelques avantages. Lorsque votre femme désire des chaussures, vous pouvez voir sur la voisine avec quel type de robe elles s'accordent. Si vous envoyez un texto à quelqu'un, vous avez de grandes chances de le rencontrer avant qu'il ne reçoive votre message.

La ville est étroite, mais je ne m'y suis jamais ennuyé.

J'ai développé plusieurs stratagèmes. Je prends souvent des bains, bois du vin et je déjeune à une heure de l'après-midi, ainsi la journée me paraît moins longue.

Le week-end j'essaie de rester à la maison.

Faire mes petits papiers. Descendre au lavomatique.

De toute façon, je sors si peu, qu'il m'arrive même de commander mes cigarettes sur internet.

« Je ne suis pas là pour le moment. Je suis retenu en otage en Libye. J'ai fait la connaissance de deux journalistes américains, et je sais que les ravisseurs parlementent avec le gouvernement. Je pense être libéré prochainement. Aussi évitez de me laisser un message, sauf en cas d'urgence, cela risque d'encombrer ma boîte vocale. Merci. »

Lorsque je compare mes dents avec l'indice de blancheur qui est affiché sur la boîte de dentifrice, leur couleur correspond au numéro 8, après on passe au marron.

Mon père avait de toutes petites dents solides qui ne nécessitaient que de rares nettoyages à l'eau tiède. Il n'utilisait pas de dentifrice et n'a jamais été chez le dentiste. Je n'ai pas eu la même chance. Des caries pendant toute mon enfance, et à présent les dents qui se déchaussent, à cause de la disparition de mes gencives. Tartre. Café. Cigarettes... Je sais qu'il existe des greffes... Que l'on peut vous prendre des morceaux de gencive au fond de la bouche et vous les plaquer devant. Résultat : Douleurs. Cicatrices. Deux mois à la soupe et à la purée. C'est un régime avec lequel on peut perdre une bonne quinzaine de kilos. Pratique.

Il est 1 h du matin et nous sommes mercredi. Cela fait trois jours que je ne suis pas allé au bureau et toujours pas de coup de téléphone de la production.

Tout à l'heure, j'essaierai de me rendre chez le docteur, chercher un mot d'excuse. Un arrêt de travail. Faire les choses dans les règles de l'art, pour une fois, ils ne pourront pas dire que je suis laxiste.

Je connais bien mon médecin. Il acceptera.

Je lui demanderai un arrêt de travail à vie. Ils doivent comprendre que je n'irai plus jamais travailler. Lui, il sait que le travail ne m'intéresse pas. Que je suis fatigué. Que cela me rend agressif. Il comprendra.

Mon médecin est une femme.

Je dis "il" lorsque je parle du médecin et "elle" lorsque je parle d'elle...

Un jour, j'avais été la voir sans mes lunettes. Civilement, elle trouvait que cela me rajeunissait. Moi, je lui expliquai que je m'entraînais à devenir clochard. Que j'avais des problèmes d'argent. « Avez-vous déjà vu un clochard avec des lunettes ? » « Non. » « J'en ai vu un près du McDo, dans l'artère piétonne, qui téléphone de temps en temps. Il est assis en indien sur son carton, il caresse son chien et il parle à quelqu'un dans un mobile. C'est trop fragile les lunettes. Ce doit être le premier truc que tu casses... » « Si. Une fois, à Rennes, j'ai vu une femme clocharde, dans l'encadrement d'une porte, près d'une boulangerie. Je faisais la queue. Et elle portait des lunettes. Seulement je ne suis pas sûr que c'était les siennes. »

Réflexe besogneux : dans le salon, j'ai réuni tout le linge sale qu'il me reste dans une housse de couette. Cela ressemble à un énorme sac qui me sert de pouf malodorant au milieu des cartons. Je travaille. Vautré sur le parquet. L'ordinateur sur les genoux. Je relis un texte. Je corrige des fautes.

9 h. Je me lève.

Je suis prêt.

J'ai la tête encore pleine du rêve de cette nuit. Gérard Depardieu était à côté de moi dans la salle de bains. Je rêve souvent à Gérard Depardieu.

Il me montrait son genou, son bras, sa hanche et tous les endroits où les moustiques l'avaient piqué. Le cou. Sous les bras. Dans les plis des genoux. Sur les mollets. Les boutons étaient de plus en plus gros et se présentaient par deux, comme des morsures de vampires. C'étaient de véritables trous. Pour lui montrer, j'ai enfoncé mon petit doigt dans l'un d'eux. Il ne disait rien. Il ne me sentait pas. Il me répondait « Vas-y ! », « Vas-y bon sang ! ». Pourtant, je le bougeais, je le tournais, je le sortais, puis le rerentrais pour qu'il me sente un peu plus... mais rien.

Devant le lavabo, je me préparais. Essuyais la mousse à raser collée sur mes lobes. Enlevais le dentifrice au coin de mes lèvres, et me parfumais en l'écoutant.

Le flacon était lourd. Très lourd. C'était le flacon que

mon ex-femme m'avait acheté il y a 6 ans, pour la fête des pères. *ÉGOÏSTE* de Chanel. Je m'en mets quelques gouttes derrière les oreilles et en revissant le bouchon sur la bouteille, l'inscription s'efface et laisse apparaître un nouveau mot : *LÂCHE*. Je le montre à Gérard qui rit aux éclats. « Regarde », lui dis-je. *SALAUD* de Chanel, « Ce n'est pas possible ». *CONNARD* de Chanel, « Mais comment tu fais ça ? » dit-il. « Ce n'est pas moi », dis-je. « Ça se fait tout seul ». « Donne ». Et le flacon dans sa main, se changea aussitôt en bouteille de vin blanc. Il lut l'étiquette et vida la bouteille d'un trait.